

LE PROPAGATEUR

Vol. III

JUILLET 1906

No 7

Chronique mensuelle. — La Messe. — Aimery de Querceville.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : — Les vacances du Pape, sa maladie. — La Hiérarchie catholique. — Le cardinal Mathieu à l'Académie française. — La lutte Clémenceau - Jaurès. — La Propagation de la foi et la générosité française. — Les soixante-quinze évêques à Montmartre. — Un article de François Veillot. — En Russie: On n'échappe pas au destin! — Y aura-t-il conflit entre le Czar et la Douma? — Le Livre de M. Siegfried: *Le Canada*. Mauvais esprit général de l'auteur. Incontestable valeur de l'œuvre. Ses opinions: sur la mentalité canadienne vs la mentalité française, sur M. Bourassa. — Belles paroles de l'Honorable Rodolphe Lemieux. — Un mot sur les fêtes de Crémazie au carré St-Louis. — Le désastre de Nicolet. — Une gerbe de nouvelles ? Le livre de M. l'abbé D. Gosselin sur les familles de Charlebourg. — Nos nouveaux prélats. — Mort de Mgr Delaney. — Aucun décès dans le clergé canadien.

“ L'heure a sonné, vacances !
Joyeux amis, partons..... ”

C'est ainsi que débutait, si mes souvenirs sont fidèles, notre cantate de la sortie, au séminaire de Ste-Thérèse. Certes, si nous étions joyeux et contents au seuil des vacances !

Aussi quand la voix superbe du confrère d'alors, qui est aujourd'hui M. l'échevin Proulx, de Montréal, reprenait le touchant solo, chanté à l'Alma Mater depuis quarante ans, et nous demandait avec émotion :

“ Mais comment, loin de cet asile,
Sans secours, ô mes amis,
Dans un âge si fragile,
Laissez-vous ces toits bénis ?
Ne craignez-vous pas du monde
Les redoutables vautours..... ”

Nous aurions eu bientôt fait, si on nous en eut accordé la liberté, de répondre avec fierté que nous ne craignons rien.

A vingt ans, est-ce qu'on est craintif? Surtout à l'entrée des vacances ?

Mais à quarante ans, c'est autre chose.. On sait mieux la vie, ses

déceptions et ses trahisures. On sait mieux à combien de dangers exposent les plaisirs des vacances. On se souvient des accidents si nombreux, des noyades si fréquentes... on pense à ceux qu'on a vu sombrer hélas, sous le flot des mauvaises passions. Et, c'est triste.

Qu'on jouisse bien de ses vacances, nous le disons avec sincérité aux jeunes qui nous liront; mais aussi, nous l'ajoutons avec conviction, qu'on s'en défie.

* * *

Les dépêches ont encore annoncé, à propos de vacances, que le pape Pie X irait prendre les siennes à Castel Gondolfo, le château des papes, sis dans les monts albains, non loin de Rome. C'est un journal catholique de Milan, l'*Osservatore*, qui aurait expliqué qu'une sortie du Saint-Père de la prison du Vatican ne comporterait aucune renonciation à ses droits sur Rome? Il est difficile de dire au juste ce qu'il faut croire de ces "on-dit." Rien ne vaut comme d'attendre les faits.

On parle aussi, dans la presse, de la maladie dont souffrirait Sa Sainteté. Le Dr Lapponi, son médecin, contredit toute nouvelle alarmante. Il est sage assurément de se fier aux dires du savant médecin ordinaire du Saint-Père plutôt qu'à ceux de certain médecin de Philadelphie, en quête de réclame probablement.

* * *

La "Gerarchia catholica" (l'annuaire de la hiérarchie catholique) pour l'année courante vient de paraître. Certains chiffres sont intéressants à citer. Pie X est le deux cent cinquante huitième successeur de saint Pierre. Cinquante-sept cardinaux forment actuellement le sénat de l'Eglise. Trente-quatre sont italiens et vingt-trois sont étrangers. Il y en a vingt-neuf qui demeurent à Rome, comme cardinaux de Curie, et les autres résident au lieu respectif du siège de leur diocèse. Enfin, les archevêques et évêques "*résidants*" sont au nombre de neuf cent trente neuf, et les "*titulaires*" sont au nombre de trois cent quatre vingt deux.

* * *

Parmi les cardinaux, qui assistent à Rome même le Saint-Père dans l'administration générale de l'Eglise et sont dits pour cela *della Curia*, quatre sont étrangers: le cardinal Merry del Val, espagnol, né

à Londres, le cardinal Steinhuber, né en Bavière, le cardinal Vivès, né en Espagne, et le cardinal Mathieu, né en France.

C'est précisément Son Eminence le cardinal Mathieu qui vient d'être élu, à l'Académie française, au siège laissé vacant par le regretté cardinal Perraud. Sous la coupole du palais Mazarin on verra donc encore un homme d'Eglise représenter les lettres du monde ecclésiastique. L'illustre compagnie des *quarante* s'honore en gardant le respect de ses traditions. D'ailleurs le cardinal Mathieu est de ceux qui auraient manqué à sa gloire.

Les affaires politiques en France, on le sait assez, sont toujours aux mains des radicaux et des socialistes. Ce n'est pas gai. M. Clément — qui est l'âme du cabinet Sarrien — a répondu l'autre jour sur un ton plutôt aigre au grandiloquent Jaurès, qui sommait les *bourgeois* de venir enfin aux faits pratiques et de partager le gâteau avec les prolétaires. Ah! si le ciel voulait que ces ennemis de l'idée catholique se mangent un peu entre eux! Mais, il faut craindre plutôt qu'ils ne se mettent tout de suite d'accord... pour manger du prêtre.

Pour l'exercice de 1905, les recettes de la Propagation de la foi ont donné 6,497,697 francs, et la France à elle seule, a fourni 3,294,996 francs, plus de la moitié! Et, sans doute, pour le Denier de Saint-Pierre, c'est la même chose. La France, malgré les *sectaires qui la gouvernent*, est toujours généreuse pour l'Eglise. Combien de missionnaires, hommes et femmes, chassés de France ou partis volontairement, évangélisent le monde et le peuplent d'œuvres? Ah! la foi n'est pas morte au pays de nos pères. De loin, le mal fait plus de bruit, mais la victoire définitive ne sera pas au mal.

Quel spectacle réconfortant, par exemple, que celui des soixante-quinze évêques français, au lendemain de leur réunion de mai, chez le cardinal archevêque de Paris, se rendant à la basilique de Montmartre, pour prier, tous ensemble, le Dieu de Clotilde et de saint Louis?

Le distingué coadjuteur de Paris, Mgr Amette, a fait là une allocution toute courte mais combien éloquent!

“ Ah ! vienne bientôt le jour, disait-il en la terminant, où, tous les préjugés étant dissipés, toutes les hostilités apaisées, dans cette basilique enfin achevée, l'Épiscopat français, réuni de nouveau tout entier, pourra consacrer solennellement au Cœur de Jésus le monument de la foi et de la piété nationales, et proclamer le règne de ce Cœur divin sur la France et sur le monde, dans la liberté et dans l'amour.”

Puis, tous ensemble, les évêques — soixante-quinze ! — prononcèrent l'acte de consécration de la France au Sacré-Cœur.

“ Minute ineffaçable, écrit M. François Veillot, dans l'âme de ceux qui l'ont vécue ; minute ineffaçable dans l'histoire de la France chrétienne. ”

“ La vision nette et précise apparaît alors, à tous les yeux, de l'indissoluble union de nos chefs et de nos pasteurs. Ils peuvent avoir, sur des points libres et secondaires, des avis différents ; mais, sur les questions nécessaires et primordiales, ils n'ont qu'une pensée. Là, devant Dieu, pressés autour de l'autel, c'est le même *Credo* qu'ils affirment, ce sont les mêmes promesses qu'ils formulent, ce sont les mêmes résolutions qu'ils prennent. Un seul cri de foi, d'amour et de dévouement jaillit de toutes leurs poitrines ; un même esprit de force et de clarté descend sur eux tous.”

“ Leur voix s'est tue, qu'on l'écoute encore ; elle a des prolongements profonds dans les âmes ; elle pénètre jusqu'à l'intime des intelligences et des cœurs, pour y verser des flots de confiance et pour y ouvrir des sources d'énergies.”

* * *

S'il est permis en considérant les choses de France, d'espérer toujours, même quand tout semble désespérant, que faut-il penser de la terrible crise que traverse l'immense empire de Russie ? Bien osé celui qui voudrait prophétiser de ce qu'il adviendra du Czar et de la Russie.

Dans un article du *Gaulois*, de Paris, où il est question de “ fatalité,” un article du reste d'allure toute païenne, je lis ce qui suit :

“ Plus près de nous, une catastrophe qui endeuilla le couronnement de Nicolas II n'a pas été oubliée. En ce jour de fête une foule considérable devait prendre un repas gratuit ; un buffet colossal était dressé à l'extrémité d'une prairie ; afin qu'il ne fut pas encombré, un fossé avait été creusé qui en devait interdire le libre accès. Malheureusement, ce fossé ne fut pas aperçu tout d'abord ; 60,000 personnes se pressaient vers l'endroit où l'on distribuait les repas ; les premiers subirent une formidable poussée ; les uns après les autres ils culbutèrent dans le fossé. Ce ne fut que lorsque ce dernier fut encombré de corps que la foule put suspendre son fatal élan. Mais 8,000 avaient péri. La

Russie vit dans cet accident terrible le présage de grands malheurs; la guerre de Mandchourie et la révolution ont dû confirmer cette vision épouvantable d'un avenir qui a été si rempli de tristesses et de douleurs.

On n'échappe pas à son destin, dit un dicton, qui comme beaucoup de dictons exprime un fatalisme primitif et simpliste. Quelques faits, qui prennent place tout naturellement dans cet article, semblent témoigner en faveur du proverbe mélancolique.

Sans doute il ne convient pas aux chrétiens d'être ainsi fatalistes; mais il faut bien admettre qu'il y a des coïncidences significatives.

La nouvelle chambre — la Douma — que le Czar Nicolas a chargé de le conseiller seulement n'entend pas s'arrêter en si beau chemin. Les députés veulent gouverner avec le Czar, en attendant qu'ils gouvernent sans lui.

M. Nabokoff, un chef démocrate très en vue au pays moscovite, disait récemment à un journaliste qui lui demandait si un conflit n'était pas à craindre entre le souverain et la Chambre: "Le Czar se rendra sans conflit. D'ailleurs les mouvements de l'opinion publique ont une indéniable influence sur les desseins de l'autocratie. Qui nous aurait dit, il y a un an, qu'aujourd'hui nous siégerions sur les bancs de la Tauride? Le passé n'est-il pas, dans une certaine mesure, un enseignement pour l'avenir, et le Czar qui, il y a un an, régnait sans la Douma, ne peut-il pas dans un an gouverner avec elle? Un conflit, pourquoi?"

Certes, voilà un point d'interrogation qui paraît bien calme dans une série de questions si agitées! Mais c'est peut-être le juste point.

* * *

De plus en plus les Européens s'occupent de notre Canada. Dans la rapide évolution de notre pays vers le progrès matériel, la survivance de notre race française, son incontestable vitalité et ses promesses d'avenir intéressent les penseurs du vieux monde. Depuis les études de Rameau de Saint-Père ou de Xavier Marmier, bien peu de livres ont été écrits sur le problème canadien — le problème de la vie commune de deux races qui ne se fusionnent pas — qui valent comme documentation et comme analyse de nos divers sentiments nationaux, celui de M. André Siegfried: "Le Canada — Les deux races." (Chez Armand Colin, Paris, 1906.)

On a déjà beaucoup parlé de ce livre dans la presse et il n'est peut-être pas inopportun, tout en rendant hommage à la valeur de l'œuvre, de mettre nos amis catholiques en garde contre l'esprit général de l'auteur.

M. Siegfried est incontestablement un écrivain sérieux, renseigné, avisé et perspicace. A son point de vue il est, je pense, très impartial.

Mais pour lui — c'est un incrédule — l'Eglise catholique est évidemment une institution humaine qui, si distinguée dans ses visées et si sincère dans son but éternel qu'elle soit, ne doit être jugée par l'historien que comme si elle était une compagnie d'affaires.

Il la considère très puissante au Canada, et relativement il a raison, mais il ne comprend rien à ses ambitions surnaturelles, et c'est pourquoi son livre, par ailleurs si bien fait, est sûrement très dangereux pour un lecteur insuffisamment averti.

D'autre part le témoignage de ce libre-penseur, qui est aussi un penseur fort indépendant, rend un précieux hommage au *bien humain* accompli par l'Eglise catholique au Canada.

Le style est d'une correction et d'une aisance qui sont la marque d'un maître.

Après ce que nous avons déjà écrit sur la différence de la mentalité canadienne d'avec la mentalité française, au sujet des articles de M. l'abbé Brosseau — articles qui ont valu, nous a-t-on dit, à la Revue Canadienne de ne paraître plus dans certaines salles de lecture! — nous croyons intéressant de citer ces lignes de M. Siegfried, qui est pourtant, lui, un français authentique :

“ Nous nous sommes transformés en effet depuis 1763, cependant que, restés fidèles à beaucoup d'idées de notre ancien régime, entraînés dans l'orbite d'un autre empire et d'une autre civilisation, nos frères du Saint-Laurent devenaient un peu étrangers à cette France nouvelle qui, au nom d'une révolution qu'ils ne pouvaient approuver, changeait radicalement de principes, d'institutions et de drapeau.

“ Il s'est ainsi creusé, entre la majorité des Français et des Canadiens, une sorte de fossé qu'il sera difficile de combler tout à fait; de part et d'autre, l'idéal social, les conceptions politiques ont évolué dans des voies divergentes; nous ne sommes plus exactement ni du même pays, ni du même temps; il y a entre nous l'Atlantique et la Révolution française.” (page 141.)

Et, à ce moment, où l'on cherche à représenter le plus fier de nos députés à Ottawa pour un Don Quichotte en quête d'applaudissements faciles, nos lecteurs liront avec intérêt ce jugement de l'économiste français sur M. le député de Labelle :

“ M. Bourassa est un esprit droit, habitué à voir les situations avec netteté et à parler avec courage. Sa façon de poser le problème (1)

(1) Soyons français comme les Américains sont anglais. — HENRI BOURASSA.

des relations entre le Canada et la France est dure peut-être, mais vraie; c'est lui qui exprime la réalité du sentiment de ses compatriotes, et non pas ces orateurs faciles et grandiloquents, qui cachent trop souvent l'imprécision de leur pensée sous la sonorité des phrases." (page 144). D'ailleurs, M. Siegfried cite très souvent M. Bourassa qu'il considère comme le type nationaliste de notre pays, il écrit (page 295) :

" En somme, entre Laurier le diplomate et Bourassa le nationaliste, les Français du Canada n'ont jamais su choisir. Ils sont reconnaissants au premier de les avoir conduits à la victoire avec un incomparable éclat et au second d'exprimer si bien les sentiments, même parfois un peu vifs, qui bouillonnent dans leur cœur."

* * *

La diplomatie s'accommode mal parfois de l'idéal et des principes, mais c'est l'idée qui mène *finale*ment le monde. Aussi, saisit-on avec bonheur sur les lèvres de nos hommes publics des affirmations comme celles que l'Hon. Rodolphe Lemieux, le nouveau ministre des Postes, faisait entendre naguère, au banquet Brodeur :

" Voilà donc notre pays, hier encore cherchant sa voie, en plein essor de prospérité. Ah! Messieurs, loin de moi la pensée de tout ramener vers la richesse. Je n'ignore pas que chez les peuples, comme chez les individus, le bien-être couvre souvent les vices et l'adversité, les vertus; je sais aussi que la prospérité même a ces jours d'infortune, que semblable à ces ombres que l'on voit au coucher du soleil, elle n'est jamais si grande qu'au moment où elle va disparaître. La richesse insolente, le culte du veau d'or est le signe précurseur des grandes décadences. L'indifférence religieuse, la mollesse, l'absence d'idéal, voilà ce que révèlent les peuples qu'une trop grande fortune a gangrenés et corrompus.

Dieu merci, messieurs, cette prospérité n'est pas la nôtre. Souhaitons que dans notre pays jeune et vigoureux, la liberté, le travail et la prospérité soient des compagnons inséparables. Des ambitions nobles et généreuses, une foi profonde, l'ardeur vers le bien, la poursuite de l'idéal, voilà ce qui constitue le vrai progrès. Tâchons d'établir la différence entre cette ligue stérile et dangereuse de tous ceux qui veulent vivre sans travailler, consommer sans produire et cette démocratie féconde qui travaille, qui croit et qui espère.

C'est sur cette démocratie que repose l'avenir du pays; c'est elle qui créera le sentiment national canadien et qui en perpétuera l'existence.

* * *

Cette *poursuite de l'idéal* et cette *foi profonde*, que réclame l'éloquent et avisé ministre pour le vrai progrès de notre race sur les bords du Saint-Laurent, qui donc plus que Crémazie les a rêvées et chantées ?

La Saint-Jean-Baptiste de Montréal, cette année, a été fixée dans l'histoire par l'installation du superbe monument d'Octave Crémazie, notre premier poète national, sur le carré St-Louis, à Montréal.

Crémazie, Fréchette et Hébert : voilà trois noms que, du fait de ce monument, l'histoire ne séparera pas. Crémazie l'avait mérité. Fréchette l'a voulu. Hébert l'a exécuté. Et tous les trois c'est le poème de notre race mourant pour le drapeau qu'ils ont immortalisé dans le bronze sur granit, qui fera désormais l'orgueil du carré St-Louis et l'orgueil de Montréal avec ceux de Maisonneuve et de Bourget.

L'œuvre d'Hébert est vraiment belle. Il s'est surpassé. C'est vrai qu'il avait la merveilleuse trouvaille du soldat de Carillon de Crémazie pour l'inspirer. Mais l'artiste est digne du poète. Son soldat mourant vivra toujours !

On a lu des vers à l'inauguration de ce monument et l'on a fait quelques discours. Je ne cite rien faute d'espace.

* * *

Or, pendant que nous chantions la joie de nos souvenirs au pied du nouveau monument, à Nicolet, cette fière petite ville qui a donné par son beau séminaire tant de défenseurs de nos droits, à Nicolet, on était dans le deuil.

Dieu éprouve ceux qu'il aime, c'est là une vérité chrétienne. Assurément Nicolet est aimée du ciel, car, depuis l'établissement du diocèse, jadis détaché des Trois-Rivières, plus d'une fois la nouvelle ville épiscopale a été éprouvée.

Après le désastreux écroulement de la cathédrale en construction, il y a quelques années, voici que brûlent, en une nuit, ce mois dernier, la nouvelle cathédrale, l'ancienne, le couvent des Sœurs de l'Assomption, et, peu s'en est fallu que le nouvel évêché et le séminaire — le cher vieux séminaire — n'y passent eux aussi.

Les plus hautes sympathies sont allées aux victimes de cette terrible calamité. Mgr Bruneault, que ceux qui le connaissent bien savent d'âme si délicate et si sensible, a dû grandement souffrir des souffrances de tous, en même temps que des siennes propres. Mais il a montré une âme sereine et fière, telle que la possèdent ceux que le malheur afflige mais n'accable pas.

* * *

Entre autres talents qui font défaut au chroniqueur du PROPAGATEUR, il faut compter celui "d'être bref et concis dans ses narrations."

Je voulais parler aujourd'hui de la si belle Fête-Dieu que nous avons eue à Montréal; de la fête nationale célébrée un peu sous l'averse, mais gaîment toujours, à l'église St-Jean-Baptiste de la rue Rachel; de la consécration de la jolie église de Notre-Dame de Lourdes par Mgr Bruchési; de la translation des restes mortels — de France à Joliette, — du R. P. Etienne Champagneur, le vénéré fondateur (1847) des Clercs Saint Viateur au Canada; du 25e de la statue de Salaberry à Chambly; du Baccalauréat de Laval et du succès de notre jeune *Benjamin* de la maison Térésienne, M. Léveillé, qui a remporté cette année, en philosophie, le prix du Prince de Galles...

* * *

Un mot pourtant, un seul, du "Dictionnaire Généalogique des Familles de Charlesbourg," que l'infatigable travailleur et l'érudit disert qu'est M. l'abbé D. Gosselin, le curé actuel de Charlesbourg, vient de faire paraître à Québec.

Dans sa courte préface, l'auteur note que son volume pourra prévenir les mariages nuls, en bien des cas, par la facilité qu'il donne aux recherches de parenté — car, pour les familles de Charlesbourg, le dictionnaire se rend jusqu'à nos jours; puis il ajoute qu'on pourra, avec son aide, dresser plus d'un arbre généalogique. "Charlesbourg, en effet, est le berceau d'un groupe notable de familles. Qu'il nous suffise de mentionner, entre autres, la famille Bédard, dont les rameaux, éparpillés ça et là, sont actuellement au nombre de près de six cents; les familles Auclair, Barbeau, Bigaouette, Blondeau, Bourbeau, Bourré, Chartré, Déry, Dorion, Falardeau, Magnan, Pageot et Villeneuve. Les ancêtres de tous ceux qui portent l'un quelconque de ces noms, ont vécu et sont morts sur ce coin de terre....."

* * *

Oh! oui, il n'y a pas à le nier, l'histoire de nos généalogies est éloquente et elle prouve bien que nous sommes les fils d'une race qui veut vivre.

Nos familles sont presque toutes d'origine modeste. Mais, souventes fois, elles s'anoblissent d'elles-mêmes par les hauts faits, les mérites ou les distinctions dont s'honorent leurs fils.

Ce mois dernier précisément, le regard du Souverain Pontife s'arrêtait sur quelques-uns de nos plus distingués confrères, que, sans doute, on avait désignés à son attention pour des raisons multiples,

et il accordait les honneurs de la prélature romaine à M. Faguy, curé de la basilique de Québec et à M. Gauvreau, curé de St-Roch à Québec. Quelques jours auparavant nous avons appris l'élevation du Grand Vicaire de Valleyfield, M. Allard, à la dignité de Prototaire apostolique.

Que Mgr Allard et Nos Seigneurs Faguy et Gauvreau veuillent bien accepter nos trop modestes félicitations.

* * *

Hélas! les honneurs et les charges n'empêchent pas la vie d'être fugitive.

C'est avec peine, au Canada, que nous avons appris la mort si soudaine, à la suite d'une opération, du sympathique et très jeune évêque de Manchester, Mgr Delaney.

C'est le seul nom que nous ayons à porter, ce mois-ci, sur notre liste des défunts. Pour la première fois, depuis que nous rédigeons cette chronique du PROPAGATEUR, nous n'avons aucun décès à signaler parmi les prêtres canadiens-français.

L'abbé Eli J. Auclair



LA MESSE

Le Sacrifice Eucharistique.

Il nous reste, après avoir exposé ce mystère dans sa synthèse historique, à l'exposer avec cette précision dogmatique qui lui a été imprimée dans le cours des âges. Par une économie de la Providence, merveilleusement adaptée à la nature de l'esprit humain, les vérités de la foi furent confiées à l'Eglise comme autant de germes qu'elle devait développer le long des siècles, pressée surtout par les attaques de l'erreur. Elle n'enseignera jamais rien qu'elle n'ait toujours cru; mais si sa croyance est éternellement la même, la forme de son enseignement se précise de plus en plus, à chacune des affirmations solennelles que son devoir l'oblige à établir. C'est ainsi, que tantôt un point de foi reçoit un nouveau relief, soit de l'expression qui le définira désormais, soit de l'anathème lancé contre l'erreur opposée; tantôt un élément de vérité, jusque-là indistinct et laissé dans l'ombre, est dé mêlé de l'ensemble du dogme et mis en lumière. La doctrine de l'Eucharistie a subi, plus qu'aucune autre peut-être, cette élaboration progressive; c'est, pour ainsi dire, un édifice achevé auquel on peut croire que l'avenir n'ajoutera plus rien, tant l'Eglise en a, par sa définition, nettement arrêté les lignes et les contours.

Le génie même, après avoir sondé en tous sens le dogme de l'Eucharistie, n'y a rien découvert qui contredit les lois de la raison; mais il a dû replier ses ailes devant les augustes profondeurs du mystère et l'adorer sans le comprendre. Du reste, qu'est-ce donc que nous comprenons véritablement? Nous ne comprenons ni la matière, ni l'âme, ni la pensée, ni la parole, ni le mouvement, ni la volonté; en vérité, nous ne comprenons rien, ni en nous, ni hors de nous. Il y a même dans les choses qui nous semblent les plus claires, un d'énier pour quoi, un dernier comment qui nous échappe, et à parler exactement, la nature d'un grain de sable ne dépasse pas moins notre raison que le mystère de l'Eucharistie. Nous pouvons décrire les propriétés d'un grain de sable, en analyser les éléments, expliquer les uns par les autres; mais nous n'allons pas loin dans nos explications, sans rencontrer le point où nous n'avons plus de réponse aux questions que nous posons, de

sorte que la chaîne des vérités, quelle qu'en soit la solidité, demeure suspendue dans le vide. On peut donc dire ainsi que "ne sachant le tout de rien," nous ne comprenons rien.

Nous croyons, sur la parole de Notre-Seigneur, le mystère de l'Eucharistie, qui, du reste, est d'autant plus croyable, a-t-on dit, qu'il est plus incompréhensible. L'homme n'invente pas ce qu'il ne comprend pas; il crée et persuade l'absurde; mais ce qui dépasse la raison sans la choquer, n'est point son œuvre; quand l'homme a voulu raisonner au sujet de l'Eucharistie, il n'a su faire que deux choses, ou nier le mystère, ou se contredire, en essayant de le rabaisser au niveau de son jugement. Il n'a donc pas imaginé ce qu'il est, laissé à lui-même, ou condamné à rejeter, ou incapable d'expliquer raisonnablement.

L'Eucharistie est tout à la fois un sacrement et un sacrifice, et les deux aspects de ce mystère sont si étroitement liés qu'il est impossible de les exposer l'un sans l'autre. Bien que nous n'ayons à considérer dans ce chapitre que le sacrifice, nous déduisons ici la chaîne des vérités, quel qu'en soit l'objet, qui jettent quelque jour sur cette incompréhensible immolation.

La parole de l'homme signifie seulement; celle de Dieu opère en même temps ce qu'elle dit. La terre n'était point, le ciel n'était point, la mer n'était point. Dieu parle, ces choses existent.

La même parole qui a fait ce qui n'était point, fait que ce qui est, demeure, ou tombe, ou se transforme; elle peut faire que sans tomber ni se transformer, il soit changé.

Ceci est mon corps, dit Notre-Seigneur par la bouche du prêtre, qui tient du pain entre ses mains, et dès lors, ce n'est plus du pain, mais le corps de Jésus-Christ. *Ceci est mon sang*, et le calice que le prêtre élève au-dessus de sa tête ne contient plus du vin, mais le sang de Jésus-Christ: "La parole de Dieu opère ce qu'elle signifie." Cependant elle n'a rien changé aux apparences du pain et du vin; nos sens perçoivent, après comme avant la consécration, la même couleur, la même forme, la même odeur, en un mot les mêmes propriétés. Même les propriétés les plus intimes, comme par exemple la propriété nutritive, subsistent après la consécration. C'est qu'en effet, il y a dans un corps quelconque deux choses intimement unies et parfaitement distinctes: la substance de ce corps et ses propriétés sensibles. La substance est l'être même du corps, ce par quoi il est tout ce qu'il est et non autre, il a ou peut avoir telles propriétés et non d'autres. Les propriétés naissent de la substance, et y sont attachées, mais s'en distinguent, puisqu'elles

peuvent changer, sans que la substance cesse d'être la même. Nous ne percevons d'un corps que ses propriétés. Quant à sa substance, qui est le fond même de son être, elle échappe à nos sens, notre imagination ne saurait se la représenter, la raison seule la conçoit comme le support et le principe nécessaire de toutes les propriétés.

La parole de Dieu, dans la consécration, "opérant seulement ce qu'elle signifie," élimine donc du pain et du vin, ce qui est proprement le pain et le vin, c'est-à-dire leur substance; elle ne touche pas aux apparences, c'est-à-dire aux propriétés sensibles. Du même coup elle place sous ces apparences, sous ces espèces, pour employer le mot consacré, ce qui est proprement le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est-à-dire la substance du corps et du sang de Jésus-Christ sans leurs apparences ou espèces. Le changement qui se fait à la consécration est donc ainsi un changement de substance, une *transsubstantiation*. La raison se forme de ce changement une idée très nette, puisqu'elle distingue nécessairement, nous venons de le voir, la substance de ses propriétés. Mais, comment la substance peut-elle être de ses propriétés, de manière que, d'un côté, les propriétés sensibles du pain et du vin subsistent sans leur substance, et que de l'autre, la substance du corps et du sang de Jésus-Christ soit dépouillée de ses propriétés sensibles? Comment la substance du corps et du sang de Jésus-Christ remplace-t-il la substance du pain et du vin? A cette double question, la raison n'a pas de réponse, parce que la nature ne lui fournit pas d'exemple ni d'une séparation aussi profonde, ni d'une semblable substitution. Voilà le mystère dont Dieu s'est réservé la clef et qu'il impose à notre foi. "Je ne puis dire comment cela est; mais je dis: pourquoi cela ne serait-il pas? Qu'est-ce qui s'y oppose? Que sais-je de la substance et de la matière? Juste autant que les plus grands philosophes, c'est-à-dire rien du tout."

La parole de Dieu nous est une garantie absolue que ce changement de substance est possible et qu'il s'accomplit. Ce mystère n'est en soi ni plus ni moins difficile à croire qu'un autre: l'essence propre de tout mystère, c'est d'être incompréhensible.

D'ailleurs il importe peu que Dieu ait accumulé dans celui-ci, les prodiges, puisque la raison n'a pour se soumettre, qu'un point à examiner, à savoir si Dieu a parlé. La parole de Dieu est ici très nette et très catégorique; entendons clairement et croyons fermement ce qu'elle nous dit: toute autre conduite serait non seulement coupable mais absurde, car, s'il y a une vérité incontes-

table pour la raison, c'est que Dieu peut faire une infinité de choses que nous sommes incapables de comprendre.

Après la consécration, il ne reste donc du pain et du vin que les propriétés ou les apparences. Séparées de leur substance propre, s'attachent-elles au corps et au sang de Jésus-Christ, qui sont en même temps dépouillés de leurs qualités sensibles? Non, sans aucun doute; il n'y a entre la substance du corps et du sang de Jésus-Christ et les espèces du pain et du vin qu'un simple lien de coexistence et de concomitance. Il est bien évident que le corps et le sang de Jésus-Christ ne sont pas le *support* des espèces du pain et du vin, puisqu'il n'en sont pas le principe. Ces espèces subsistent par la seule action de la toute-puissance divine aussi longtemps que le corps et le sang de Jésus-Christ demeurent présents, pour leur servir, tout à la fois, de voile et de signe. Du reste, la parole de Dieu, et il faut s'en tenir exactement à ce qu'elle signifie, laisse subsister les propriétés du pain et du vin, mais ne nous dit pas qu'elles deviennent les propriétés du corps et du sang de Jésus-Christ. "Ceci est mon corps," affirme Notre-Seigneur, et, en même temps rien n'est changé aux apparences du pain: croyons qu'il y a sur l'autel les apparences du pain, puisque nous les voyons, et le corps de Jésus-Christ que nous ne voyons pas, puisqu'il nous le dit. Si nous bornons notre croyance à la parole de Dieu et du témoignage de nos sens, nous ne pouvons donc reconnaître entre le corps de Jésus-Christ et les espèces du pain qu'un rapport de coexistence.

La parole de Dieu étant le seul principe et la seule règle de notre croyance dans le mystère de l'Eucharistie, nous devons admettre logiquement que ce mystère s'accomplit toutes les fois et dans tous les lieux où cette parole est prononcée, selon le rite déterminé par Notre-Seigneur. "Toutes les fois que vous ferez ces choses, a-t-il dit, vous les ferez en mémoire de moi," c'est-à-dire, vous ferez ce que je viens de faire moi-même, mon corps sera sous les apparences du pain, mon sang sous les apparences du vin.

L'ABBÉ BRETON.

(A suivre).



Aimery de Querceville.

DEUXIEME PARTIE

I

A l'hôtel Carnavalet.

Quelques semaines après le retour de l'abbé de Hautecombe et d'Aimery dans le bel appartement qu'ils occupaient place Royale, l'abbé dit à son neveu de s'habiller pour aller à quatre heures faire une visite avec lui à l'hôtel Carnavalet.

— Je veux, lui dit-il, vous présenter à madame la marquise de Sévigné et à son neveu, le marquis de Grignan, capitaine de chevau-légers au régiment de Champagne et bientôt colonel de Grignan-cavalerie. Vous vous portez à merveille maintenant, et il conviendrait qu'au printemps prochain vous fassiez campagne, comme volontaire, en compagnie de quelque officier de mérite. C'est l'avis de M. le chevalier, c'est le mien, et je ne pense pas que vous y contredisiez, car les Querceville sont une race guerrière s'il en est.

— Assurément, Monsieur, dit Aimery: mais est-ce que vous pensez à me mettre auprès du petit marquis de Grignan? Je l'ai vu à la cour danser dans un ballet, avec des ailes de papillon aux épaules et des chausses couleur de rose. Il ne m'a point du tout paru avoir la mine d'un officier de mérite. Il est plus jeune que moi, je pense?

— Point du tout, monsieur: sa petite taille vous a trompé. Il a dix-sept ans passés, et s'il a dansé l'hiver dernier, qu'est-ce que cela prouve? Ne dansiez-vous pas l'autre jour, et avec une Suzon encore! M. le marquis de Grignan danse avec des princesses et pour divertir le Roi. C'est autre chose.

— Ah! certes, c'est autre chose, murmura Aimery en soupirant, et, sous prétexte d'aller se préparer à sortir, il s'en alla dans sa chambre, s'enferma, et relut la lettre de Suzon, lettre arrivée la veille au soir. Elle était dictée par Simonne, proprement écrite,

d'une orthographe assez primitive, mais d'un style où Simonne et Suzon se peignaient au naturel.

“ Querceville, ce 1er décembre 1688.

“ Monsieur le comte et cher enfant,

“ Si je mets la plume à la main de Suzon, c'est pour vous obéir, mais si je disais que ça me fâche, je mentirais. J'attendais le premier du mois comme terre sèche attend la pluie, car depuis que vous êtes parti, toute la maisonnée s'ennuie et on ne se console qu'en parlant de vous à la veillée. Simon promène vos chevaux tous les jours, et Lafèche a bien soin des chiens. La Noire a eu un veau qui est une génisse, et la grosse truie douze habillés de soie, sauf votre respect. Les poules n'attendent pas les O de Noël pour pondre, et je vous envoie un panier d'œufs frais dans du grain qui les conservera. Il ne fait pas froid, et il y a encore des roses au jardin, et les moutons sont tout le jour dehors comme en été.

“ Nous n'avons pas une bête malade, et les gens se portent bien aussi, Dieu merci, même notre bon chapelain, qui va bientôt faire l'école aux enfants. Et n'ayant rien autre chose à vous dire pour le moment, je vous prie de présenter mes respects à M. votre oncle et à ces MM. Dumartel et de Marcilly, et de me croire

“ Votre respectueuse nourrice et servante,

“ Simonne Le Hubin.

Et Suzon avait ajouté de son chef :

“ Ce qui vous amusera bien, notre Monsieur, c'est que Simon a donné l'autre soir une bonne volée de coups de trique à un gars qui faisait le loup-garou au château depuis plusieurs nuits, et effrayait si fort les domestiques qu'ils ne marchaient plus que trois par trois et armés de bâtons. Simon s'est caché et a surpris le loup-garou. Malheureusement, celui-ci s'est enfui et a disparu dans l'obscurité. Mais je me doute bien qui c'est, et je l'avertirai que vous avez vu tout comme moi cet été que son chat noir avait la patte brûlée, et que vous lui ordonnez de rester tranquille. Répondez-nous, je vous en prie, et dites-nous si le docteur est revenu vous ennuyer. Et surtout, notre bon Monsieur, revenez au printemps. ”

— Ah ! plutôt à Dieu ! se dit Aimery.

Et après avoir serré la lettre avec soin, il sonna Lafleur et se fit accommoder les cheveux pour aller chez madame de Sévigné.

Encore charmante, malgré ses soixante et un ans, la marquise de Sévigné causait au coin du feu, avec le chevalier de Grignan, colonel de Grignan-cavalerie, brave et accompli gentilhomme, mais tout perclus de goutte et les jambes enveloppées d'une couverture fourrée.

Le petit Coulanges, cousin germain de la marquise, de six ans moins âgé qu'elle, mais toujours enfant, fredonnait une chanson en papillonnant autour de la chambre, et le marquis de Grignan, joli garçon, bien pris dans sa petite taille, et l'air insignifiant, examinait deux épées posées sur une table, et semblait très embarrassé de choisir la plus élégante. Le petit salon, que l'on appellerait grand à présent, était tendu et meublé de damas bleu clair à galons d'or, et fort bien éclairé. Au centre, richement encadré, trônait le portrait de madame de Grignan, peint par Mignard, et placé en face d'un grand miroir qui réfléchissait sa beauté froide et fière.

Madame de Sévigné, tout en causant, regardait son petit-fils, et l'admirait avec cette naïveté charmante qu'elle mettait à toutes choses, et son amour grand-maternel lui posait sur les yeux un bandeau si brillant, qu'elle voyait à Louis-Provence des grâces et des perfections égales, si elles n'étaient supérieures, à celles de la comtesse de Grignan et de sa jolie fille Pauline. Mais la marquise se faisait illusion, et Louis-Provence, en qui devait s'éteindre l'illustre race des Adhémar, ne possédait guère que des qualités négatives.

Un laquais annonça M. l'abbé de Hautecombe et M.^e le comte de Quercville. La marquise se leva et les accueillit fort gracieusement ; les présentations et les compliments employèrent quelques minutes, puis on s'assit et l'on causa d'abord de la promotion toute récente du comte de Grignan au rang de cordon bleu dans l'ordre du Saint-Esprit, puis du siège de Philipsbourg, où le jeune marquis avait eu l'honneur d'être contusionné par un éclat d'obus. Quand ce sujet de conversation fut à peu près épuisé, madame de Sévigné dit à son petit-fils :

— Marquis, montrez donc à ces messieurs les épées qu'on vous a apportées tantôt. Ils vous conseilleront dans votre choix.

— Oh ! je me réfuse, dit l'abbé. S'il s'agissait d'opter entre deux éditions d'un livre, ou de reliures, à la bonne heure. Mais je suis d'église et ne connais rien aux armes. Mon neveu s'y entend, au contraire, fort bien.

— Quelles jolies épées ! dit Coulanges : on les voudrait voir aux mains d'une reine des Amazones ou d'une déesse guerrière. Ce fourreau émaillé de bleu est un vrai bijou. Et cette poignée ! Ah ! elle me paraît du dernier galant. Regardez, monsieur le comte.

Et il passa les épées à Aimery. Celui-ci les tira hors du fourreau, ce que personne n'avait encore fait, en examina soigneusement les lames et la pointe, les appuya sur le parquet, les fit plier, puis, les remettant dans les fourreaux, dit tranquillement :

— Elles ne valent rien ni l'une ni l'autre.

Le marquis rougit, madame de Sévigné parut toute déconcertée, et l'abbé très confus, mais le chevalier de Grignan s'écria :

— A la bonne heure ! voici un gentilhomme qui s'y connaît et qui parle franc !

Et Coulanges, éclatant de rire, improvisa deux méchants vers et s'écria :

Si ce fer émoussé ne peut percer les cœurs,
Vous les enchaînez, marquis, par les douceurs.

— Charmant ! dit madame de Sévigné. Peu importe, du reste, ces armes-là sont de parade. Le marquis de Grignan en a d'autres pour aller en guerre.

Puis elle changea d'entretien.

— Aimez-vous la lecture, comte, demanda-t-elle à Aimery.

— Beaucoup, madame, surtout la lecture à haute voix. Mon précepteur, M. l'abbé de Marcilly, m'en a donné le goût. Il lit admirablement bien, et, lorsqu'il voulait obtenir de moi un travail un peu difficile, il n'avait qu'à me promettre une demi-heure de lecture pour récompense.

— Oh ! que voilà un habile homme et un aimable écolier ! Vraiment on aurait dû faire cela pour mon petit-fils ; et... aimez-vous à jouer aux cartes ?

— Je ne connais rien au monde qui m'ennuie davantage, madame la marquise.

— Vrai ! mais vous êtes un jeune homme unique ; quels sont vos passe-temps favoris ?

— Oh ! madame la marquise, ne pressez pas trop mon neveu sur ce chapitre, dit l'abbé, un peu inquiet de la tournure que prenait la conversation.

Il savait que le marquis de Grignan aimait le jeu et n'ouvrait jamais un livre, et, craignant qu'Aimery ne laissât échapper quelque vérité qui offenserait madame de Sévigné :

— Ne pressez pas M. de Querceville, vous apprendriez d'étranges choses. Il a les goûts les plus champêtres du monde, et ferait au besoin un excellent fermier.

— Mon oncle me flatte, dit Aimery : n'est pas bon fermier qui veut ; mais il est vrai que, si j'aime l'équitation, la chasse et la pêche, j'aime encore mieux les travaux des champs, et j'ai pris plus de plaisir à voir faire la récolte de Querceville et à surveiller l'élevage des chevaux et la conduite des troupeaux qu'à toutes les fêtes et les comédies possibles. J'ai de si bons vassaux, à Querceville, que c'est plaisir de vivre au milieu d'eux.

— Quoi ! vous vous ferez campagnard, vous n'irez pas à la guerre ?

— Si fait, madame, j'irai, parce que l'honneur le veut ; mais aussitôt que le Roi n'aura plus affaire de mes services, j'espère vivre dans mes terres.

— En vérité, voici un page de quinze ans tout à fait surprenant ! fit la marquise. Qu'en dites-vous, chevalier ?

— Il a cent mille fois raison, madame.

— Par exemple ! vous trouveriez donc bon que mon petit-fils se résolut à passer sa vie à Grignan, sans autre souci que de vendre ses oliviers et ses vignes ?

— Le cas est différent, madame, et vous savez pourquoi, dit tout bas le chevalier.

Pendant ce temps, Coulanges, qui ne pouvait se taire, avait entrepris l'abbé sur une question littéraire, et le petit marquis, d'un air boudeur, frottait avec ses gants la garde d'une des épées.

La marquise se pencha vers Aimery :

— Je désire passionnément que vous deveniez l'ami de mon petit-fils, lui dit-elle, mais de grâce, ne lui parlez jamais de devenir paysan, car il est essentiel qu'il vise aux plus hauts grades militaires, et, capitaine à dix-sept ans, il est en bon chemin.

Un laquais annonça :

— Madame la marquise de Vini !

Et, après force révérences, l'abbé de Hautecombe prit congé et emmena Aimery.

Chemin faisant, l'abbé gronda son neveu.

— Vous auriez bien pu vous dispenser de dire que ces épées ne valaient rien. C'était un cadeau de Madame de Sévigné à son petit-fils et vous l'avez désobligée.

— On me demandait mon avis, Monsieur, fallait-il mentir ?

— Non, mais il fallait simplement regarder les fourreaux et les

poignées, et dire, ce qui était vrai, qu'ils étaient fort beaux. Et qu'aviez-vous besoin de dire du mal des cartes ? Le marquis de Grignan les aime.

— Tant pis pour lui, Monsieur, moi je les déteste et

Je veux qu'on soit sincère et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

— Bon ! voici que vous parlez comme Alceste. Mais vous vous rendrez insupportable, Aimery, si vous faites le misanthrope à votre âge.

Ils arrivaient place Royale : Aimery salua son oncle et alla s'enfermer pour écrire à Simonne.

En post-scriptum il recommanda bien à Suzon de tancer vertement de sa part le loup-garou. Puis il répondit aussi au chapelain, l'assura de sa respectueuse affection, se recommanda à ses prières, et le pria de vouloir bien donner quelques leçons d'orthographe à Suzon :

“ Je ne lui demande pas une correction parfaite, disait-il : ce serait trop exiger, et d'ailleurs, madame de Coulanges, dont les lettres passent de main en main et divertissent même le Roi, met l'orthographe d'une façon tout à fait grotesque ; mais Suzon pourrait mieux faire qu'elle ne fait, et j'ai cherché fort longtemps avant de deviner que *Lanouerra hu 1 voqui ait unegé nice* voulait dire : “ La Noire a eu un veau qui est une génisse. ” Mais, je vous prie, monsieur l'abbé, de ne pas dire cela à Suzon ; pour rien au monde je ne voudrais humilier ma petite sœur, et sa lettre est d'ailleurs charmante. Oh ! les bons cœurs que ceux que j'ai laissés à Querceville ! J'entendais l'autre jour de belles dames se moquer de madame de Maintenon, parce que, quand la cour est à Fontainebleau, elle passe des heures à causer avec les paysans d'Avon, et préfère leur entretien à ceux des courtisans. Je ferais bien comme elle. Le monde me déplaît, parce qu'on y est menteur et affecté au point d'y regarder comme un phénomène quiconque dit quelquefois ce qu'il pense. Les paysans normands les plus retors sont des modèles de franchise auprès de certaines gens d'ici. Mon oncle m'a surnommé Alceste, et je n'y contredis pas. ”

Lafleur vint avertir son jeune maître que le souper allait être servi, et Aimery se hâta de cacheter ses lettres, car le courrier de Normandie partait le lendemain.

Pendant qu'il écrivait, M. de Hautecombe avait tenu conseil

avec le chevalier et l'abbé. Celui-ci essaya encore une fois de faire changer de résolution à M. de Hautecombe.

— M. de Querceville est bien trop jeune encore pour aller à la guerre, lui dit-il. Je vous assure, Monsieur, qu'il vaudrait mieux le laisser achever ses études et attendre l'an prochain.

— La paix sera faite d'ici-là, dit M. de Hautecombe, et l'occasion qui se présente cette année-ci est excellente pour que mon neveu fasse campagne sans trop risquer sa vie. Le Roi met sur pied une armée de trois cent mille hommes, qui se tiendra surtout sur la défensive, et la campagne du Palatinat sera affaire de sièges où la cavalerie ne courra pas grand péril. Quant aux études, Aimery les reprendra l'hiver prochain, et vous pouvez être assuré, monsieur l'abbé, que, s'il reste à Paris, il ne fera que me tourmenter pour aller planter des choux en Normandie, et cette manie me déplaît plus que chose au monde. Quant à vous, monsieur l'abbé, je pense que vous ne serez pas fâché d'avoir quelques mois de vacances, et vous les passerez à votre choix, ou avec moi, ici et à Beaumont, ou dans votre famille.

— Monsieur, voulez-vous permettre que je vous propose un troisième parti ?

— Assurément ; dites-moi tout franchement ce que vous préférez.

— Eh bien, Monsieur, je voudrais employer ce temps à un travail que j'ai entrepris et que M. de Querceville tient beaucoup à me voir achever. J'ai commencé à mettre en ordre les archives de Querceville et à traduire de vieilles chartes et d'anciennes chroniques des plus intéressantes, et...

— Vous désirez passer l'été au milieu de ces grimoires et des revenants de Querceville ? A votre aise, mon cher abbé, à votre aise... M. le chapelain sera bien heureux de votre compagnie... Si vous étiez resté ici, je vous aurais proposé de m'aider à mettre au net ma traduction de l'*Enéide*, mais à défaut de vous, je prendrai M. Monthon ou M. Rapinus.

(C'étaient un poète et un cuistre aussi sots l'un que l'autre et qui ne bougaient de chez M. de Hautecombe.)

— Monsieur, je regrette beaucoup... , commençait à dire l'abbé, tandis qu'il pensait l'avoir échappé belle. Mais M. de Hautecombe ne l'écoutait pas. Il s'était tourné vers le chevalier et lui demandait ce qu'il pensait des objections de l'abbé.

— Je suis si heureux pour mon propre compte de m'en aller à l'armée, dit le chevalier, que je craindrais de manquer d'impartialité. Soyez assuré que je ferai de mon mieux pour que cette campagne

profite à M. le comte. Il est brave et actif, et a en lui l'étoffe d'un excellent militaire. Sa santé est tout à fait raffermie, et je vous le ramènerai gaillard.

— Je n'en doute pas, mon cher chevalier. Je compte sur vous. Tout d'abord, je vous prie de vous occuper de l'équipage de mon rêve. Trouvez-lui un bon écuyer, des domestiques sûrs. Achetez-lui chevaux, armes et bagages. Vous avez carte blanche et je connais votre raison parfaite. Je désire que tout soit beau et bon, mais sans luxe. Le Roi ne veut plus que les jeunes officiers emportent de la vaisselle d'argent, ni aucune superfluité. Et Sa Majesté a bien raison.

— Soyez tranquille, Monsieur. Tout sera fait selon votre désir, et je vous assure que notre jeune comte sera le volontaire le mieux équipé de toute l'armée royale.

Le chevalier se mit en effet à la besogne avec tout le zèle et le soin possibles. Sa pauvreté seule l'avait obligé à quitter le service militaire dès l'âge de trente-cinq ans et à accepter les fonctions de gouverneur de l'héritier des Querceville. Mais il comptait bien le voir faire une campagne, car, en ce temps-là, nul gentilhomme ne se dispensait de payer l'impôt du sang, et M. du Martel se réjouissait d'accompagner son élève à l'armée.

Tout d'abord, il s'occupa des chevaux et se hâta d'écrire à l'intendant de Querceville de lui envoyer ceux qu'il avait dressés l'été précédent. C'étaient deux magnifiques bais bruns, qu'Aimery avait nommés Zist et Zest, et un cheval noir, appelé Rollon, si robuste et si bien fait qu'il eût été digne d'être monté par un maréchal de France.

Moins de quinze jours après le départ de la lettre, les chevaux arrivèrent conduits par Simon Le Hubin, escorté du vieux Lafèche et du palefrenier Martin. Aimery, en les apercevant, fit un cri de joie et sauta au cou de son frère de lait. Et tandis que le chevalier se hâtait d'examiner Rollon, Zist et Zest, et constatait avec joie qu'ils n'avaient aucunement souffert du voyage, le jeune comte emmenait Simon dans sa chambre, lui faisait servir du vin d'Espagne, et, sans lui donner le temps de se débotter, l'accablait de questions sur Querceville et ses habitants.

Simon, peu causeur par nature, et tout étourdi du voyage et du tumulte des rues qu'il venait de traverser, ne répondit pas assez vite au gré d'Aimery ; mais, tout à coup, se ravisant :

— J'ai des lettres pour vous, notre Monsieur, dit-il.

Et, des profondeurs de ses poches, il fit sortir un vieux portefeuille

de parchemin, d'où il tira successivement une épître du chapelain, une de l'intendant, et enfin une lettre de Suzon qu'Aimery se hâta d'ouvrir.

Dès les premières lignes, le jeune comte fit une exclamation de surprise et de joie. Simonne lui mandait ceci :

“ Je vous envoie, mon garçon, votre frère de lait, non point à seule fin de vous conduire vos cheaux, mais pour qu'il vous suive à l'armée de la guerre, et vous serve, et se batte pour vous comme il le doit. De père en fils, les Le Hubin ont suivi à la bataille les seigneurs de Querceville, autrefois comme écuyers, et, depuis que Guillaume Le Hubin mit son épée au clou, si les aînés sont restés à la charrue, les cadets n'ont point pour cela faussé compagnie à leurs maîtres. Mon beau-frère, Jacques Le Hubin, fut tué à Turkheim près de votre père. Avec l'aide de Dieu, Simon n'aura pas le même sort, mais il restera près de vous, il le doit et je le veux. Monsieur votre oncle dira peut-être que ça fera du tort à la ferme ; mais rassurez-le. A nous deux Suzon nous aurons l'œil et la main à tout, et nous prierons si bien le bon Dieu que vous nous reviendrez en bonne santé, et Simon itou.”

Et Suzon avait ajouté :

“ Tout ce qui me fâche, c'est de n'être qu'une fille. Si j'étais un gars, ce ne serait pas Simon qui partirait.” *

— Chère et brave petite ! s'écria Aimery. Ah ! certes, elle dit vrai. Ecoute, Simon, ce que m'écrivent ta sœur et ta mère.

— Je le sais bien, notre Monsieur, nous étions ensemble quand la Suzanne écrivait. Chez nous, la mère et les enfants ça n'a qu'un cœur voirement.

— Mais, Simon, que veut dire ceci : Quand Guillaume Le Hubin mit son épée au clou ?

— Ah ! c'est une vieille histoire. A la bataille d'Azincourt, il y avait un Querceville qui servait dans l'armée du roi de France, et son écuyer était un Le Hubin, et on dit chez nous que depuis le temps de Guillaume le Conquérant, les Querceville avaient toujours eu pour écuyers des Le Hubin. Mais voilà que le seigneur de Querceville fut fait prisonnier et emmené en Angleterre ainsi que son écuyer. Celui-ci parvint à s'échapper et revint vers la dame de Querceville, qu'il trouva dans la plus grande pauvreté, presque seule avec ses jeunes enfants dans le château, et qui, ne sachant comment faire pour payer la rançon de son mari, pensait à vendre ses terres. Guillaume Le Hubin ne le voulut pas souffrir : il se mit à cultiver les champs de ses maîtres, rebâtit la ferme incendiée, et en trois ans, dit-on, trouva

moyen de payer la rançon du comte, qui revint malade et ne combattit plus. On dit que Guillaume Le Hubin, tout en continuant à faire le fermier, regrettait son ancien état, et, lorsqu'il allait labourer, plantait son épée au bord du champ, afin de la regarder chaque fois qu'il arrivait au bout d'un sillon. Cette épée est encore chez nous au-dessus de la cheminée de la salle. Elle est si grande que je ne puis comprendre comment on pouvait la manier. Ah! il y avait de fiers hommes en ce temps-là!

— J'avais aperçu cette épée, dit Aimery, mais je n'en savais pas l'histoire. Quand je retournerai à Querceville, je la veux regarder de près et la fourbir moi-même.

Monsieur du Martel rentrait à ce moment.

— Vite, vite, vint-il dire à son élève, mettez-vous au balcon, si vous voulez voir le roi d'Angleterre. Le voici qui arrive dans un carosse du Roi: il vient chez notre voisin, M. de Lauzun.

Tout le monde était aux fenêtres sur la place. Deux carosses à la livrée royale s'arrêtèrent devant l'hôtel Lauzun, et l'on en vit descendre l'infortuné Jacques II, vieilli avant l'âge par les malheurs.

L'éclatante réception que lui avait faite Louis XIV peu de jours auparavant avait fixé sur Jacques Stuart l'attention universelle. Le bruit courait que le Roi allait lui donner une armée pour reconquérir son royaume et une entreprise si généreuse enthousiasmait les esprits.

Aimery salua avec émotion le fils de Charles 1er et de Henriette-Marie, au moment où, franchissant le seuil de l'hôtel Lauzun, Jacques II se retourna et remercia d'un geste gracieux la foule qui l'acclamait.

— J'aimerais mieux aller faire la guerre au prince d'Orange qu'aux Allemands, dit Aimery: la cause de Jacques II est juste et il est petit-fils de Henri IV.

— C'est un Anglais tout de même dit Simon: à Dieu ne plaise que vous combattiez jamais sous ses étendards, notre Monsieur. Les Anglais ont été les plus grands ennemis de vos aïeux, et notre arrière grand-père, Guillaume Le Hubin, les détestait cordialement. Moi aussi, je les déteste, et maman de même. Elle a dans sa chambre une belle image de Jeanne d'Arc, qu'ils ont brûlée, les brigands, et Suzon dit que c'était une sainte.

— Elle a bien raison, Simon.

Et Aimery ne parla plus de guerroyer pour Jacques II. Il était encore bien enfant, et le montra par la joie que lui donna son uniforme. Il le mit pour aller faire ses adieux à madame de Sévigné, qui l'admira, et assura qu'après le marquis de Grignan, elle n'avait

encore vu personne qui portât mieux l'habit gris blanc à parements, revers et collet écarlates, avec galons rouges et noirs, et la culotte, le ceinturon, et la bandoulière de peau jaune.

Elle montra au jeune comte un des étendards qu'elle avait fait broder pour le régiment de Grignan. Il était de soie écarlate, ornée d'une fusée d'or, et de l'altière devise : *Che peri pur chè m'innalzi*.

C'était la marquise elle-même qui avait choisi cette devise. Toute partagée entre le désir de voir son petit-fils s'illustrer et la frayeur que lui donnaient les périls de la guerre, la bonne madame de Sévigné vivait alors dans des agitations et des inquiétudes continuelles. Elle écrivait à madame de Grignan : " Ah ! ma fille, que je comprends parfaitement vos larmes quand vous vous représentez ce petit garçon à la tête de sa compagnie, et tout ce qui peut arriver de bonheur ou de malheur à cette place."

En attendant de rejoindre son régiment à Châlons, le petit marquis faisait sa cour à Versailles et au Palais-Royal, chantant, ballant et soupant en belle compagnie, et, entre temps, sur les indications de son oncle le chevalier, s'occupant de son équipage. Il partit le 1er mars et l'un des premiers, pour faire preuve de zèle.

" Votre enfant est ravi de s'en aller et de montrer le chemin aux autres et d'être tout reposé à Philippeville quand il faudra marcher, au lieu de tirer son équipage comme font les autres. Il n'est encore question de rien : nous n'attaquons rien, nous ne voulons point de bataille, nous sommes sur la défensive, et d'une manière si puissante qu'elle fait trembler ; jamais roi de France ne s'est vu trois cent mille hommes sur pied, il n'y avait que le roi de Perse. Tout est nouveau, tout est miraculeux."

Le jeune comte de Querceville se pressa moins, et il ne rejoignit le régiment de Grignan-Cavalerie, au bord du Rhin, que vers la fin de mars.

II

La campagne de Palatinat.

Ainsi que l'avait fort judicieusement prévu M. de Hautecombe, la cavalerie ne servit guère pendant la campagne du Palatinat qu'à éclairer et à couvrir les marches de l'infanterie, excepté toutefois à la prise d'une petite ville où M. de Mélac, de sinistre mémoire, fit mettre pied à terre à plusieurs escadrons, les conduisit à l'assaut, et, pour récompense, leur donna la ville à piller. Quant au régiment de

Grignan, il ne prit part à aucun combat, et des marches et contre-marches, des campements plus ou moins incommodes dans un pays dévasté, dont tous les habitants fuyaient à l'approche des Français, pour se réfugier dans les villes, furent ses seules aventures. Les sièges, nombreux et plus ou moins difficiles, étaient sagement dirigés et se terminèrent tous à l'avantage de l'armée royale, qui, sur les ordres impitoyables venus de Versailles, souilla ses victoires par d'horribles ravages,

Les plus belles villes de ce malheureux pays, coupable d'être fidèle à ses princes, furent anéanties par le feu, et les églises comme les châteaux s'écroulèrent dans les flammes. Encore aujourd'hui les descendants des malheureux habitants qui furent chassés de Heidelberg et de Manheim donnent aux chiens le nom de Mélac, et les haines semées alors ont porté de nos jours des fruits d'autant plus amers que Napoléon Ier les avait ravivées. Si le palais de Louis XIV a subi l'affront de servir de théâtre au couronnement d'un empereur d'Allemagne, ceux qui savent l'histoire et qui aiment la France en ont pleuré, mais ne s'en étonnèrent pas. Une justice vengeresse le voulait ainsi.

Le jeune marquis de Grignan voyait toute chose avec l'insouciant égoïsme d'un enfant gâté. Laissant M. de Montégut, actif et brave officier, qui lui servait en apparence de lieutenant et en réalité de gouverneur, maintenir l'ordre et la discipline dans le régiment, ce colonel de dix-huit ans ne s'occupant que des détails d'équipement, et, toujours en belle tenue, et montant des chevaux bien étrillés, aux harnais brillants, donnait le plus de temps possible au jeu et au sommeil. Détournant à dessein ses regards des incendies et du navrant spectacle des villages déserts et des champs abandonnés, il se gardait bien dans ses lettres, courtes et rares d'ailleurs, de parler d'autre chose que des succès des armes de Louis XIV, et célébrait comme déjà faite la conquête du Palatinat.

Aimery, tout au contraire, exprimait avec une entière franchise, en écrivant à son oncle, l'horreur que lui inspirait cette guerre de vandales. Toutes les lettres venant de l'armée étaient ouvertes à Paris, et il en résulta que Louvois fit savoir au maréchal de Duras qu'il y avait dans le régiment de Grignan un jeune volontaire très mal pensant, un esprit brouillon et dangereux, et dont il faudrait se débarrasser à la première occasion en lui faisant repasser le Rhin sous un prétexte honnête. M. de Duras se le tint pour dit, et promit au ministre qu'avant peu Aimery aurait une mission pour la France.

Or, par une belle matinée de juillet, le régiment de Grignan reçut

l'ordre d'aller camper dans une vallée très fertile, où il trouverait abondance de fourrage et force logements. En trois heures de marche le régiment tout entier arriva dans cette vallée de Robensheim. Elle était, en effet, couverte de moissons bientôt mûres, et, au bord de la petite rivière qui l'arrosait, s'élevait un village naguère riant et peuplé, mais dont les habitants avaient fui dans les bois. La veille, une troupe de maraudeurs français avait mis le feu au village, après avoir pillé le peu qui y restait, et les maisons brûlaient encore. Un silence sinistre régnait dans ces lieux désolés. Aucun vent n'activait les flammes, que le soleil d'été faisait pâlir parmi les noirs et lourds tourbillons de fumée.

— Pesté soit des coquins qui ont brûlé nos logements! s'écria Grignan. Où coucherons-nous, monsieur de Montégut?

— On dressera les tentes, mon colonel. Je vais voir si l'on peut sauver quelques maisons.

Il commanda la halte, et, prenant avec lui un petit détachement d'hommes sûrs, s'en alla au grand trot explorer le village, pistolet au poing, de crainte d'embuscade. Aimery le suivit; Montégut était lié avec le chevalier, et avait pris le jeune comte en amitié.

Ils ne trouvèrent personne dans les ruines brûlantes, et pas un toit n'y était resté.

Il fallait donc camper à la belle étoile, dans une prairie bordée par la rivière et de grands fossés d'irrigation. Mais tandis que les cavaliers y dressaient les tentes et installaient les cantines, M. de Montégut chargea le chevalier d'aller avec Aimery, Simon Le Hubin et quatre cavaliers, reconnaître un petit bois de chênes qui dominait la prairie, à deux portées de mousquet de la limite du camp.

Ce bois était assez clair, les chênes ne souffrant guère de broussailles à leur pied, et il fut bien vite parcouru et reconnu désert.

— Il n'y a âme qui vive là-dedans, dirent les cavaliers en se réunissant à la lisière du bois.

— Qui de vous a été à la croix que j'aperçois là-bas? dit Aimery.

— Personne, Monsieur. A quoi bon? cette croix est en plaine.

— Oui, mais il y a quelqu'un près d'elle.

— Vous avez de bons yeux, dit le chevalier. Je ne vois personne.

— Venez, dit Aimery, en mettant son cheval au trot.

Deux minutes après, il arriva le premier vers la croix. Simon le suivait de près, et tous deux jetèrent en même temps un cri d'horreur.

Au pied de la croix une vieille femme était agenouillée près d'une jeune fille morte, dont les longs cheveux dénoués et ensanglantés étaient éparés sur le gazon. Et son âge, ses traits, la couleur de sa

belle chevelure, tout rappelait si bien Suzanne, qu'Aimery et Simon sentirent le nom de leur sœur s'échapper de leurs lèvres, et d'un même mouvement sautèrent à bas de leurs chevaux et s'élançèrent vers la jeune morte.

La vieille femme se jeta au-devant d'eux, et leur cria en allemand : — Elle est morte; ce sont les Français qui l'ont tuée. Chiens, soyez maudits! tuez-moi aussi. Dieu nous vengera!

Le chevalier arrivait avec son escorte: il se hâta d'écarter les soldats, et, s'adressant en allemand à la pauvre grand'mère, s'efforça de la rassurer et la questionna doucement; mais il n'en obtint d'abord que des réponses incohérentes. La douleur et l'effroi la rendaient folle. Elle ne se calma un peu qu'en voyant Aimery et Simon s'agenouiller près de la morte et prier pendant quelques instants. Tous deux pleuraient.

— Ils ont une sœur à qui ressemble cette pauvre jeune morte, lui dit le chevalier. Mais elle ne peut rester là, ma bonne femme; si vous le permettez, je vais vous envoyer notre aumônier et des ouvriers pour creuser une fosse dans le plus prochain cimetière.

— Non, dit la grand'mère, pas un Français n'y touchera, dussé-je creuser la terre de mes ongles pour y cacher les restes de mon enfant. Mes fils sont allés chercher notre curé. Si vous avez quelque pitié, Monsieur, veillez à ce qu'on nous laisse la paix pendant quelques heures. Ce soir, tout sera fini.

— J'y veillerai, dit le bon chevalier; soyez tranquille. Vous aurez tous des sauf-conduits.

— Et voici de l'or, dit Aimery en mettant sa bourse dans la main de la malheureuse femme. Monsieur le chevalier, je vous en prie, restez là pour protéger ces pauvres gens. Je vais aller avertir M. de Montégut et lui faire mon rapport. Puis nous reviendrons vers vous.

Et il s'éloigna le cœur douloureusement serré.

M. de Grignan écouta discrètement son rapport. Il tenait à la main une dépêche du général en chef, qu'un courrier venait d'apporter. Il fit appeler M. de Montégut.

— Dites à M. de Montégut ce qu'il y a à faire pour ces malheureux, monsieur le comte, mais, quant à vous, ne vous y arrêtez pas. Vous êtes mandé au quartier général avec une escorte de vingt cavaliers. Il s'agit de conduire en Alsace un convoi de prisonniers. J'y perdrai l'honneur de votre compagnie, monsieur le comte, et j'en suis très aux regrets. Préparez-vous tout de suite. M. de Duras vous attend ce soir. Lisez la dépêche.

Il n'y avait qu'à obéir. Aimery envoya Simon chercher le cheva-

her, tandis qu'un piquet de soldats, sur l'ordre de M. de Montégut, allait assister à l'enterrement de la jeune fille. Les préparatifs d'Aimery furent rapidement terminés, et, après avoir pris congé du colonel et des officiers du régiment de Grignan, il s'achemina vers le quartier général, situé pour le moment à quatre lieues de Rubenstein.

Rien de triste à voir comme le pays que les cavaliers traversaient en troupe serrée. Les moissons à demi mûres étaient çà et là foulées aux pieds. Dans les villages déserts erraient des animaux affamés qui s'enfuyaient à l'approche des Français, et à l'horizon s'élevaient d'énormes tourbillons de fumée où, à l'approche du soir, la lueur des flammes se mêlait de plus en plus ardentes.

— C'est Manheim qui brûle, Manheim, la ville favorite de l'électeur défunt, dit le chevalier. Ah ! que ce désastre va coûter de larmes à la duchesse d'Orléans ! Il lui faudra cacher ses douleurs, paraître impassible, sourire même, à l'annonce des victoires françaises ! triste sort que celui de la princesse !

— Cette guerre me fait horreur, dit Aimery. Comment pouvez-vous aimer l'état militaire, chevalier ?

— Toutes les campagnes ne ressemblent pas à celles-ci ; j'ai servi sous Turenne, c'est tout dire. A Turkheim... Mais que vois-je là-bas ? Halte ! Je vais éclairer la route.

Du Martel pressa le pas de son cheval, et parvint rapidement près d'une troupe de paysans fugitifs. A la vue des cavaliers français, hommes, femmes et enfants s'arrêtèrent consternés, et un prêtre encore jeune, qui marchait à leur tête, s'avança seul et présenta à M. du Martel un sauf-conduit signé du maréchal de Duras.

— J'emmène en Allemagne ce qui reste de mes paroissiens, dit-il, lorsque le chevalier, en le saluant avec respect, lui eût rendu ce papier.

— Que Dieu vous protège, monsieur le curé ! répondit le chevalier, et puissiez-vous revenir bientôt.

Il n'en put dire davantage. L'émotion lui ôta la voix. Il fit ranger sa petite troupe sur le bord de la route, et les Français regardèrent passer les fugitifs en silence.

C'était un lamentable spectacle. Des blessés et des vieillards, de pauvres femmes pâles de fatigue et de douleur, beaucoup d'enfants, encore jolis sous leurs vêtements poudreux, marchaient péniblement ou étaient traînés dans des chariots attelés de bêtes de somme maigres ou boiteuses, tous les bons chevaux ayant été réquisitionnés par les armées. La route était étroite : le défilé fut long. Sur la dernière voiture, une misérable charrette que tirait un bœuf à demi

mort de vieillesse, une femme entourée de très jeunes enfants était assise. Elle regarda les Français bien en face, et sans rien dire, en passant devant eux, puis, lorsqu'elle fut arrivée au détour du chemin ombragé où ses compagnons d'infortune venaient de disparaître, elle se leva toute droite, un enfant à la mamelle entre ses bras, et d'une voix perçante jeta aux Français une malédiction.

— Que dit cette sorcière ? s'écria un cavalier ; je ne sais qui me tient de l'aller châtier ?

— Silence dans les rangs ! dit le chevalier. En avant, marche !

Et ils continuèrent leur chemin vers le quartier général.

Quelques jours après le comte de Querceville et son gouverneur passaient le pont de Kehl en compagnie de deux officiers généraux et d'une troupe de soixante cavaliers escortant une cinquantaine de prisonniers allemands. En mettant le pied en Alsace les Français firent éclater leur joie, autant que le permettait la discipline, et les Allemands, au contraire, baissèrent la tête et gardèrent un morne silence.

Ils furent internés, les uns à Strasbourg, les autres à Mulhouse et à Colmar, et, prisonniers sur parole, traités avec beaucoup d'égards par les bons Alsaciens.

Aimery avait reçu l'ordre de rester à Colmar, en attendant un message du maréchal de Duras. Il n'y avait rien à faire, et commençait à s'y ennuyer beaucoup, lorsqu'il reçut enfin la missive annoncée. Cette lettre, écrite avec les formes de l'exquise politesse du temps, assurait le jeune comte de Querceville de l'estime et des meilleurs sentiments du maréchal pour lui, le remerciait de ses services, et lui annonçait que, la campagne étant presque terminée, il lui était loisible de ne pas repasser le Rhin, et qu'il ferait bien de retourner dans ses terres.

Aimery ne cacha pas sa joie en lisant cette lettre au chevalier. Celui-ci, au contraire, fut consterné.

— Pour sûr vous avez déplu, dit-il à Aimery.

— Ma conscience ne me reproche rien, et j'avais assez de cette odieuse campagne, répondit le jeune comte. Puisque me voilà libre, monsieur, nous allons, s'il vous plaît, préparer notre départ. Mais, tout d'abord, je voudrais aller visiter le champ de bataille de Turckheim, où mon père fut blessé à mort.

Chaque année nous envoyons, mon oncle et moi, un présent de dix pistoles à de pauvres paysans chez qui ses gens le portèrent et le soignèrent de leur mieux.

— Je le sais, dit le chevalier. J'étais moi-même à cette bataille, et

je vis le comte de Querceville la veille de sa mort, dans la chaumière de Gredel Baumann. Je comptais bien que nous ferions ensemble ce pèlerinage.

Ils allèrent à Turkheim, et, parmi les vignes que l'on vendangeait déjà, dans cette campagne fertile où retentissaient les joyeux appels et les chansons des vendangeurs, ils virent çà et là des croix élevées sur des tertres de gazon sous lesquels reposaient les dépouilles des vainqueurs et vaincus, ensevelis pêle-mêle au lendemain du combat.

La chaumière de Gredel n'avait pas changé, mais elle l'habitait seule avec sa petite-fille Susel, jolie blonde de douze ans, déjà fiancée. Le bonhomme Baumann était mort, ses fils dispersés aux alentours, et la veuve, devenue aveugle, filait sur le seuil, entourée d'une vingtaine de pigeons. Susel étendait sur la haie du jardin du linge qu'elle venait de rincer au prochain ruisseau; perché sur le toit moussu et fleuri de joubarbe, un beau coq chantait.

Les cavaliers mirent pied à terre à cent pas de la maison, et s'approchèrent doucement pour ne pas intimider la petite fille.

— Mon enfant, lui dit en allemand le chevalier, est-ce bien Gredel Baumann qui est là ?

— Oui.

— Hé bien, dites-lui que M. le comte de Querceville vient la voir en souvenir de ce qu'elle fit pour son père, il y a dix-sept ans, après la bataille du Turkheim.

Il n'avait pas parlé bien haut, mais l'aveugle avait entendu.

— Qu'il soit le bienvenu, dit-elle en se levant. Susel, va chercher des chaises pour ces messieurs, et prépare-leur des gâteaux et du vin blanc. Je ne m'attendais pas à tant d'honneur, monsieur de Querceville, et je bénis le bon Dieu qui me donne la joie de vous remercier de tous vos bienfaits.

— Ne parlez pas de cela, ma bonne, dit Aimery en lui prenant la main. C'est moi qui vous suis très obligé. Je sais combien vous fûtes bonne pour mon père, et j'ai voulu vous voir et visiter la demeure où il mourut si jeune, et si loin de mon berceau.

Il mourut comme un saint, Monsieur, et votre nom fut le dernier qu'il prononça dans sa prière, mais il ne regrettait pas la vie. J'ose dire qu'il fut content de mes soins. Je suis Lorraine, et j'étais la seule femme du village qui parlât français. Enfin il fallait voir mourir ce brave jeune seigneur, et ses vassaux emportèrent son corps en France. Mon mari et moi nous l'avons pleuré comme un fils: il était si bon! Pendant les huit jours qu'il vécut, souffrant comme un martyr, il ne lui échappa aucune plainte. Qu'il était beau et bon!

Ah! Monsieur, je vous en prie, laissez-moi toucher votre visage, que je voie si vous lui ressemblez.

— Avec plaisir, ma bonne mère, dit Aimery en s'agenouillant devant la bonne vieille, tandis que Susel, rouge comme une cerise, le regardait d'un air ébahi.

— Vous avez tous ses traits, dit Gredel en passant sa main amalgrie sur le beau visage du jeune comte: tous ses traits, et son cœur aussi ajouta-t-elle à voix basse, en sentant des larmes couler sous ses doigts. Ecoutez. Je prie Dieu de vous donner tout le bonheur et toutes les années qu'il reprit à votre père; qu'il vous éloigne des affreuses aventures des gens de guerre, et paisible, honoré, vous fasse la grâce de vieillir en votre logis. Et de cette pauvre vieille main endurcie par le travail de soixante années, et qui ferma jadis les yeux de votre père, je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Elle lui traça le signe de la croix sur le front, et, s'inclinant, le baisa comme eût fait une aïeule. Aimery, tout ému, embrassa la vieille paysanne, et le bon chevalier, s'éloignant de quelques pas, essuya furtivement ses yeux.

— Grand'mère, fit Susel, voici le vin blanc et les gâteaux servis sous la tonnelle. Prenez mon bras.

Et elle conduisit l'aveugle près de la table rustique.

Après goûter, les visiteurs parcoururent la petite maison et le verger, puis, le soir approchant, ils prirent congé de Gredel Baumann et allèrent retrouver leurs valets et leurs chevaux, non sans avoir laissé à Susel un beau louis d'or tout neuf pour s'acheter une robe des dimanches, et cinq pistoles pour sa grand'mère.

Et quelques jours plus tard, ils quittèrent Colmar et s'acheminèrent vers Paris, à petites journées.

JULIE LAVERGNE.

(A suivre.)

